

Les verbes en “oir”

Nos fidèles abonnés liront avec intérêt cette spirituelle fantaisie de G. d'Azambuja publiée par le Noël du 10 novembre dernier.

Nos écoliers se sont remis au travail. Entre autres choses qu'ils découvrent en arpentant les sentiers fleuris de la grammaire, c'est que l'égalité ne règne pas plus parmi les mots que parmi les hommes. Nous ne voulons pas parler ici des “mots sénateurs” et des “mots roturiers” violemment égalisés par Victor Hugo — qui, du reste, après avoir promis d'appeler le cochon par son nom, le désigne dans *Sultan Mourad* sous le nom plus sénatorial de “pourceau”, — mais de la faveur inégale dont jouissent, dans le langage courant, les termes disponibles. Il en est qu'on néglige ; il en est qu'on emploie à chaque instant ; il en est qui sont stériles ; il en est qui font continuellement des petits. Parmi les verbes, notamment, il paraît qu'on doit distinguer les “conjugaisons vivantes” et les “conjugaisons mortes”.

La première conjugaison surtout est terriblement accapareuse. Elle possède à elle seule 3,600 verbes simples, sans compter les dérivés, ce qui est scandaleux si l'on songe que tous les autres conjugaisons réunies ne peuvent mettre en ligne, contre ce formidable effectif, qu'un contingent de 300 verbes. Il est vrai que la quatrième conjugaison conserve le verbe *vaincre*, mais ça ne l'empêche pas d'être battue.

Quant à la troisième conjugaison, celle des verbes en *oir*, saviez-vous bien de quel misérable bagage elle doit se contenter ? De 17 verbes simples, pas un de plus ! renforcés peut-être d'une demi-douzaine de dérivés, 17 contre 3,600 !

Et l'on prétend qu'il y a une justice !

C'est cette pauvre conjugaison, hélas ! qui renferme les verbes *choir* et *déchoir*. Et au moment où son sort risque de nous *émouvoir* la première conjugaison, l'accapareuse, invente surnoisement le verbe *émotionner*, qui, profitant de notre culte pour les longs mots prétentieux, travaille à faire tomber son concurrent en désuétude.

Ils sont pourtant bien intéressants ces quelques verbes en *oir*, qui subsistent dans la langue, glorieuses épaves de sa première formation. Ils sont peu nombreux, mais combien significatifs, et d'une valeur qui compense ce petit nombre ! N'ont-ils pas parmi eux, précisément, le verbe *valoir* ? Toute l'existence économique des peuples, tout le tourbillon des affaires est suspendu à ce mot magique, et la grandeur morale pareillement.

Songez aussi au rôle du verbe *voir*. Bien peu sont usités au même degré. On s'en sert pour parler de ce qui est sous les yeux et de ce qui n'y est pas. Les aveugles même l'utilisent pour exprimer leur simple connaissance. *Voir* procure au langage une sorte de passif déguisé sous l'actif. Pour dire que les espérances de quelqu'un se sont écroulées, on dit qu'il a vu crouler ses espérances. “Quand je vois !... quand je vois !...” s'écrie Petit-Jean dans son réquisitoire des *Plaideurs*, et c'est bien à tort que l'Intimé réplique : “Quand aura-t-il tout vu ?” Car on n'a jamais fini de tout voir.

Voir est le fait d'un seul sens. *Percevoir* est le fait de tous. La troisième conjugaison embrasse donc tout le domaine sensible. Mais elle fait mieux. Après la vision des sens, la vision de l'âme ; après l'image, l'idée. C'est la même conjugaison qui permet à l'esprit de *concevoir*. Et nous voici installés dans le domaine de la raison. De la raison seulement ? Non, de la science. De *concevoir*, nous passons naturellement à *savoir*.

Les finales en *oir* seraient-elles donc particulièrement philosophiques ? Trois verbes vont nous répondre, trio mystérieux dont les éléments s'évoquent volontiers l'un l'autre : les verbes *pouvoir*, *devoir* et *vouloir*. Trois choses différentes sans doute, et combien unies cependant, toutes trois nous élevant dans la sphère puissante de la volonté, sur le terrain fortifié du libre arbitre, vers les sommets sacrés de la morale.

Si nous y joignons *émouvoir*, déjà nommé, nous avons toute l'âme humaine, avec ses puissances diverses, sensitive, affective, intellectuelle, active, libre, responsable. Vraiment, il y a plus de choses dans ces trois rimes en *oir* que dans le “quoi qu'on die” de Trissotin, bien qu'un “million de mots” s'y trouvât sous-entendu.

A la liberté fait écho la nécessité. A *pouvoir* et à *vouloir* riposte *falloir*. *Devoir* ne désignait